

Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

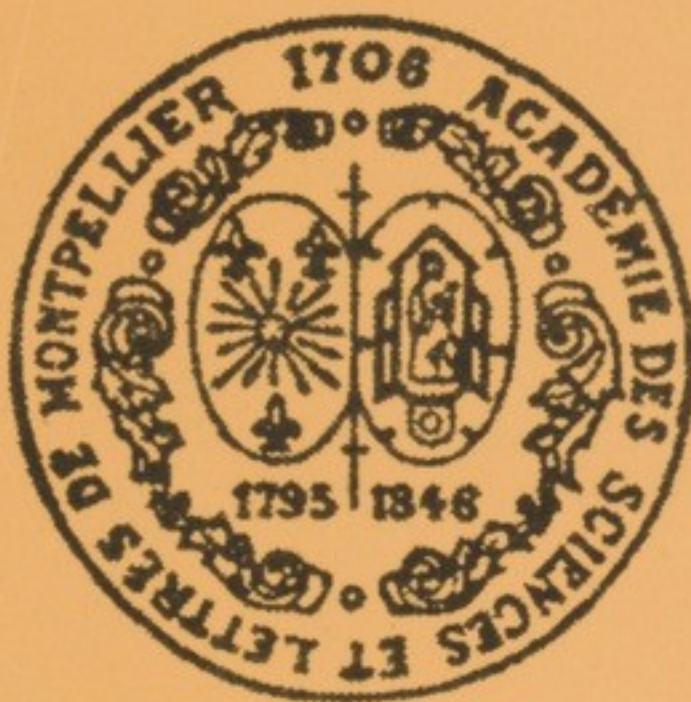
ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES DE MONTPELLIER

1706-1989

NOUVELLE SÉRIE

TOME 25 - 1994
ISSN 1146-7282

BULLETIN DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES DE MONTPELLIER



MONTPELLIER
1995

Séance du 28 novembre 1994

RÉCEPTION DU PASTEUR ANDRÉ GOUNELLE

ÉLOGE DE JEAN CLAPARÈDE ET DE ROBERT SAINT-JEAN

ALLOCUTION LIMINAIRE DU PRÉSIDENT PIERRE IZARN

Monsieur le doyen, Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, chers collègues,

Monsieur Hubert Bost, doyen de la faculté libre de théologie protestante de Montpellier, accueille aujourd'hui l'Académie des Sciences et Lettres. Je tiens à le remercier publiquement et à lui dire que tous les membres de notre Compagnie apprécient à sa juste valeur cet Institut de théologie qui est, dans notre ville, un des hauts lieux de culture religieuse dans ses composantes biblique, historique, systématique et pratique.

Etablissement reconnu par le ministère de l'Education nationale, son rayonnement dépasse l'hexagone car ses travaux qui paraissent dans la revue *"Etudes théologiques et religieuses"* sont largement diffusés. D'autre part, en acceptant que 40 % de ses effectifs soient étrangers, et en formant les cadres du Tiers-Monde francophone, il participe à la connaissance de la langue et de la culture française.

Dotée d'un statut de droit privé cette faculté assure en fait un service public qui contribue à la recherche scientifique et à l'enseignement dans les domaines des langues bibliques anciennes, des sciences humaines, de la philosophie et de la sociologie.

Sa bibliothèque riche de près de 150 000 volumes offre des instruments de travail à tous.

Le pasteur Gounelle tient une place éminente dans cette faculté dont il a été le doyen et où il enseigne depuis 1968. Il dirige la revue *"Etudes théologiques et religieuses"*. En le recevant aujourd'hui, l'Académie a voulu honorer cette faculté. Sans attendre je lui cède la parole.

DISCOURS DU RÉCIPIENDAIRE

Monsieur le président, monsieur le secrétaire perpétuel, mesdames et messieurs les académiciens,

Vous m'avez fait l'honneur et le plaisir de m'élire à un fauteuil qu'ont occupé avant moi successivement MM. Jean Claparède et Robert Saint-Jean. Le décès prématuré et malheureux de mon prédécesseur direct est intervenu avant qu'il ne soit reçu solennellement à l'Académie. Il n'a donc pas eu l'occasion de rendre hommage à Jean Claparède. Selon notre règlement, il me revient de prononcer un double éloge. Je m'acquitte d'autant plus volontiers de cette tâche qu'il s'agit de deux personnalités de grande qualité, qui ont su l'une et l'autre conjuguer une immense érudition, avec beaucoup de sensibilité artistique. Le savoir, le goût de la recherche, la passion pour leur travail s'alliaient chez eux à la discrétion, au sens de l'amitié, à une grande disponibilité envers tous ceux à qui leur compétence pouvait rendre service.

1. Jean Claparède

Jean Claparède est né le 17 mai 1900 à Montpellier. En 1922, il est licencié en histoire et géographie, et en 1923, il présente un diplôme d'études supérieures qui aborde l'histoire de l'art. Il passe avec succès l'agrégation d'histoire en 1930. De 1925 à 1944, il est professeur à Bonneville, puis à Sète, à Nîmes et enfin à Montpellier où il enseigne dans les classes préparatoires aux grandes écoles, en même temps qu'il donne des cours à l'École des Beaux Arts. A deux reprises, en 1933 et 1935, il prononce des discours de distribution solennelle des prix. Dans le premier, avec finesse et humour, il présente des réflexions fort pertinentes sur les rapports de l'histoire avec l'actualité, sur la manière dont la connaissance du passé peut ou ne peut pas contribuer à la prévision de l'avenir. Le second porte sur les "mots historiques", sur les raisons de leur succès, sur les métamorphoses qu'on leur fait subir qui vont parfois jusqu'au faux, sur leur utilité et leur danger, une analyse qui s'appliquerait bien aux "petites phrases" qu'affectionnent les politiques d'aujourd'hui et que les journalistes montent volontiers en épingle. Ces deux discours expriment sans doute mieux la personnalité et la pensée de Jean Claparède que les articles ultérieurs, plus techniques et neutres, où

l'auteur, en érudit consciencieux, s'efface devant son sujet, encore que certaines descriptions de tableaux portent le cachet non seulement de son savoir, mais aussi de sa finesse et de sa sensibilité.

A partir de 1944, Jean Claparède consacre le principal de son activité au Musée Fabre. Au milieu des troubles de la dernière année de guerre, il lui faut d'abord, et il y réussit de manière exemplaire, assurer la sauvegarde des collections. Il les met à l'abri au château de Roquedols. La paix revenue, il les fait rapatrier, et en renouvelle la présentation.

En 1945, il est nommé conservateur du Musée Fabre, fonction qu'il exerce jusqu'en 1965. Pendant ces vingt années, son activité considérable se caractérise par trois orientations principales.

- Premièrement, il s'attache à faire connaître au grand public les collections du musée, en organisant des expositions, et en publiant de nombreux articles. Il s'agit de donner au musée le rayonnement qu'il mérite. Parmi les expositions, signalons celles consacrées aux peintres régionaux Ernest Fouard (1953), Jean Rudel (1962), Jean Hugo (1964), Gabriel Couderc (1978), celles sur les faïences de Montpellier (1962), sur les miniatures médiévales en Languedoc méditerranéen (1963), et celle qui réunissait des peintures de collections privées de la région montpelliéraine des primitifs à Nicolas de Staël (1958). Les articles qu'il publie, les expositions qu'il organise portent souvent sur des artistes ou des œuvres liés à notre région, et manifestent l'attachement de Jean Claparède à notre province et à notre ville. Elles témoignent également d'une érudition étendue, ainsi que d'un goût très sûr, à la fois attentif au classicisme parfois sévère du dix-septième siècle, sensible à l'élégance gracieuse du dix-huitième siècle, et ouvert aux chemins nouveaux explorés par la modernité.

- Deuxièmement, il conduit une politique d'achat qui se traduit par l'acquisition, entre autres, des pièces de faïence montpelliéraine et de toiles de peintres régionaux. Il contribue ainsi à faire du Musée Fabre un conservatoire d'art languedocien.

- Enfin, il établit avec une rigueur, une minutie et une patience peu ordinaires d'innombrables fiches sur les œuvres conservées au musée. Peut-être plus encore que ses publications (on en a catalogué trente-huit), ce travail obscur et opiniâtre, mené dans l'ombre d'un cabinet, constitue la grande œuvre de sa vie. Cette importante documentation, qui fournit une mine inépuisable de renseignements aux chercheurs, lui permet de rédiger un catalogue général du Musée, demeuré inédit faute de moyens suffisants pour le publier, mais qui est déposé et que l'on peut consulter à la bibliothèque municipale.

Parallèlement à son activité au Musée Fabre, Jean Claparède donne des cours d'histoire de l'architecture à l'École des Beaux Arts de notre ville, et

des cours d'histoire de l'art moderne à l'Université Paul Valéry. Il s'occupe également beaucoup de la Société archéologique de Montpellier dont il est successivement secrétaire puis président. Il projette et amorce en 1960 l'aménagement en musée de l'hôtel des Trésoriers de France, aménagement mené à bien trente ans plus tard par notre confrère Guy Romestan avec le concours de Robert Saint-Jean. Il est reçu en 1949 à l'Académie, où il fait de nombreuses communications sur la peinture et l'architecture montpelliéraines, ainsi que sur la symbolique et l'iconographie.

J'ai évoqué le professeur, l'érudit, le conservateur, l'historien. Il faudrait dire un mot de l'homme. Ceux qui l'ont fréquenté s'accordent pour le dire discret, sensible, persévérant et obstiné, d'une grande courtoisie, très fidèle à ses amis (parmi eux se trouvaient André Chamson et le roi Umberto d'Italie). On me l'a dépeint allant chaque jour à pied de son domicile de la rue Rondelet au musée, une serviette sous son bras gauche, la tête légèrement penchée de côté. La fin de sa vie est attristée par le décès de son épouse, et par des infirmités, perte de la vue et de l'ouïe, qui petit à petit lui interdisent toute communication. Il meurt le 2 décembre 1989. Quelques mois plus tard disparaît sa fille, qu'il chérissait particulièrement, madame Françoise Hilaire-Claparède, conservateur au Musée National des Monuments de France.

2. Robert Saint-Jean

A la mort de Jean Claparède, Robert Saint-Jean est naturellement appelé à prendre sa succession à l'Académie. Il est également historien, amateur d'art et s'occupe aussi du musée de la Société d'archéologie. Robert Saint-Jean est né en 1933, à Joyeuse en Ardèche. Il fait des études brillantes au collège d'Aubenas, puis au lycée de Nîmes, dans des séries modernes, sans latin, ce qui l'obligea, plus tard, à apprendre cette langue indispensable pour ses recherches. Il obtient en 1951 le baccalauréat, et en 1952 l'examen de propédeutique. La même année, j'ai passé le même examen et me suis inscrit en philosophie à la Faculté de Lettres de Montpellier où enseignaient messieurs Forest et Navratil, tandis que Robert Saint-Jean, à un autre étage du même bâtiment, suivait les cours d'histoire et de géographie de messieurs Marres, Dupont, Combes, Dupront. Je n'évoque pas sans une certaine nostalgie le Montpellier de cette époque, nostalgie probablement plus d'une jeunesse qui s'éloigne que d'un paysage urbain qui avait bien besoin d'améliorations. J'étais sensible au charme désuet de ses vieilles rues paisibles, sans grande circulation, pas très bien entretenues, aux immeubles délabrés (les restaurations sont venues plus tard). A cette époque, la Faculté de Lettres, installée derrière la Tour des Pins, comprenait bien moins

d'étudiants qu'aujourd'hui, ce qui permettait des liens souvent personnalisés entre professeurs et étudiants. Tandis que je travaillais Spinoza, Robert Saint-Jean écrivait son diplôme d'études supérieures sur les églises romanes du Bas-Vivarais sous la direction de M. Dupont. Sa voie est désormais tracée : il va s'occuper de l'art médiéval, plus spécialement de l'art roman. Dans son intérêt pour le roman se conjuguent à la fois sa passion pour l'histoire, son goût pour l'art, et ses convictions religieuses. Malgré des ennuis de santé qui le retardent, sa santé a toujours été fragile, il passe l'agrégation en 1958. Il enseigne une année au lycée d'Alès, puis de 1959 à 1963 au lycée de Montpellier. Dès 1961, il donne des cours à la Faculté de Lettres. Il est nommé assistant agrégé en 1963, maître assistant en 1967, maître de conférences en 1985. Professeur exigeant pour lui comme pour ses étudiants, mais sachant les captiver, Robert Saint-Jean dispense un enseignement de valeur, qui comprend, en plus des cours, des sorties de travail sur des sites prestigieux : Sénanque, Avignon, Arles, Montmajour, Reims, Soisson, etc. Il reçoit également dans notre région des voyages d'études en provenance d'autres universités.

En même temps qu'il remplit avec dévouement et compétence ses fonctions universitaires, il multiplie les conférences, souvent accompagnées de projection de diapositives. On ne finirait pas d'énumérer celles qu'il donne tant dans notre ville qu'à l'extérieur. Excellent pédagogue, à la parole claire, précise, vivante, chaleureuse, il sait à la fois instruire et charmer ses auditoires. Ses multiples activités ne l'empêchent pas de poursuivre ses recherches. Il va souvent sur le terrain, par exemple à l'abbaye de Mazan, à celle de Cruas où il conduit, de 1972 à 1976, des fouilles décisives, et aussi à Saint-Guilhem-le-Désert qui lui doit beaucoup, et auquel il a consacré plusieurs études, dont la toute dernière qu'il ait publiée. Il sillonne le Vivarais et le Languedoc méditerranéen pour repérer, signaler, étudier les édifices médiévaux. Il publie quantité d'articles, et, en collaboration avec Jean Nougaret, deux magnifiques volumes : l'un sur le *Languedoc roman* en 1975, l'autre sur le *Vivarais-Gévaudan romans* en 1991. Sa bibliographie compte quarante publications.

En 1971, il est nommé conservateur des antiquités et objets d'art pour le département de l'Hérault, et à partir de 1973, il siège dans la commission diocésaine d'art sacré. La société archéologique de Montpellier, dont il est membre depuis 1965, le nomme en 1976 conservateur de ses collections. Dans ce cadre, son activité a trois aspects, qui rappellent ceux que j'ai indiqués pour Jean Claparède au Musée Fabre.

- D'abord, l'inventaire, et le classement de collections, que le manque de moyens avait obligé de stocker en désordre. Il complète le fichier des objets, fait procéder aux restaurations nécessaires, et prendre des photographies.

- Ensuite l'enrichissement des collections, en sollicitant des donations, ou en procédant à des achats. Il fait entrer au musée une belle armoire languedocienne, une chaise à porteur du XVIII^e siècle, des manuscrits, des monnaies, etc.

- Enfin, l'accueil des chercheurs et des visiteurs. Il aide les uns, guide les autres, et ne ménage ni son temps ni sa peine pour faire connaître les collections. Des membres des sociétés savantes, de nombreux groupes de Montpelliérains, des visiteurs érudits en découvrent, grâce à lui, la richesse.

En collaboration étroite avec le professeur Guy Romestan, président de la société d'archéologie, continuant l'œuvre amorcée par Jean Claparède, il participe à la réalisation d'un projet ambitieux de rénovation de l'Hôtel des Trésoriers de France, et d'ouverture d'un musée, le musée languedocien. Il en présente les salles en février 1992 au public, alors qu'il vient de subir de longs mois d'hospitalisation. Sa santé, déjà faible, se détériore, et en juin, la mort l'emporte. Les hommages qui lui ont été rendus soulignent tous sa délicatesse, l'attention qu'il portait aux autres, sa conscience professionnelle, son savoir et sa foi.

Nous vivons dans un monde où l'on aime le clinquant, le bruyant, et le spectaculaire. Messieurs Claparède et Saint-Jean ont, au contraire, fui le superficiel et l'apparent pour accomplir silencieusement et dans l'ombre des tâches nécessaires dont notre époque ne reconnaît pas toujours l'importance. Il est juste que nous les honorions pour ce choix, ainsi que pour la qualité de leur travail et de leur personnalité.

3. *Passé et présent*

Mesdames, messieurs les académiciens, en m'appelant à la succession de messieurs Claparède et Saint-Jean, avez-vous pensé qu'il y avait quelque analogie entre la théologie dont je m'occupe et les objets anciens qu'ils ont mis tant de soins à conserver ? Ce rapprochement, certains l'établissent presque spontanément. Ainsi, Thomas Mann, dans *Le Docteur Faustus*, demande : "est-il une autre discipline dont le nom seul nous rejette à ce point au passé, au seizième ou au douzième siècle ?" Je me souviens, il y a quelques années, avoir, au cours de vacances, consulté un jeune médecin qui ne me connaissait pas. Quand je lui ai dit ce que je faisais, il m'a regardé avec stupeur et m'a dit : "des théologiens, il en existe encore ?" Visiblement pour lui, je relevais plus de l'archéologie que de la biologie, et j'étais plus à ma place dans un musée que parmi les vivants où je faisais figure d'anachronisme. La première réaction du théologien devant des remarques de ce genre est de se défendre de donner dans le passéisme. Il n'a pas tort, car

la théologie, tant catholique que protestante, a fait un effort considérable de renouvellement, et a beaucoup réfléchi sur la modernité et la post-modernité. Elle ne cesse de s'interroger sur la manière d'exprimer et d'incarner le message évangélique dans notre actualité, elle tente de scruter l'avenir pour s'y préparer. En cela, elle ne se distingue guère de l'attitude que l'on rencontre dans d'autres domaines. Notre époque a fait de la prévision non pas un art divinatoire qu'on ne peut exercer qu'en communication avec les dieux, mais une science méthodique et technique, celle de la futurologie. Je sais bien que les futurologues se trompent souvent, mais les historiens, les philosophes, les scientifiques, les politiques, les ingénieurs et les théologiens ne se trompent pas moins. "*Errare humanum est, perseverare diabolicum*", dit un vieux proverbe dont on n'a pas fini de mesurer la pertinence. On chemine vers la vérité non pas par une route directe qui éviterait les erreurs, mais par un itinéraire complexe et contourné qui procède par corrections successives, par rectifications de thèses erronées, par réfutations, pour reprendre un concept de Karl Popper. La connaissance n'implique pas l'absence d'erreurs, mais la capacité de les dépasser et de les surmonter.

Or l'une des erreurs qu'il nous faut aujourd'hui impérativement redresser consiste à opposer l'étude du passé à l'attention au présent et à l'avenir. Il a été très à la mode dans le second tiers de notre siècle de faire le procès de l'histoire. Jean Claparède, dans un de ses discours de distribution de prix, évoque les propos de Valéry la condamnant. Je me souviens de ces étudiants en théologie qui au lendemain des troubles de 1968, me demandaient de ne jamais faire de cours sur des penseurs décédés. Ils prétendaient que Calvin, dont mon prédécesseur, le Doyen Jean Cadier, était l'un des plus grands spécialistes, empêchait de comprendre Bultmann et Tillich, de même qu'en philosophie, d'après eux, Descartes rendait allergique à Heidegger. Quand je relis les articles et livres de cette époque, je suis frappé de constater qu'on y affirme souvent que l'humanité est en train de connaître une mutation sans précédent, qu'elle se trouve à l'aube d'une ère radicalement nouvelle, que commence à se produire une rupture telle que le savoir, les connaissances, la sagesse, les modes de vie d'autrefois perdent tout intérêt, toute pertinence, toute utilité pour nous.

Que notre siècle ait connu des changements considérables, il serait insensé de le nier. Mais il y a aussi des permanences, des continuités qu'il importe de ne pas sous-estimer. Et surtout, les transformations qui se produisent sont l'aboutissement de tout un processus qu'il faut connaître pour les comprendre et les apprécier. Nous en avons pris conscience, et sommes sortis, me semble-t-il, du temps où prédominait le mépris de l'histoire, où l'on sacrifiait, sans grands remords, le patrimoine aux constructions nouvelles, où l'on pensait que pour bien saisir et analyser les

situations actuelles, il fallait avoir des yeux neufs, et donc ignorer le passé. Ont certainement contribué à changer les mentalités les déceptions des vingt dernières années, qui ont érodé la confiance dans le progrès si vive au moment de l'expansion économique et du plein emploi. Bien des slogans de 1968 reflètent une prospérité disparue. Il y a, certes, du vrai dans la critique de la société du "métro-boulot-dodo", mais cette critique a un goût bien amer pour le chômeur qui faute de boulot se voit réduit à faire dodo dans le métro.

4. Eloge de l'histoire et du musée

J'en reviens à l'histoire. Je la crois nécessaire pour trois raisons.

- D'abord, parce que, loin de représenter un poids et un handicap, elle élargit et enrichit le présent. Grâce à elle, l'être humain a cette extraordinaire possibilité de se souvenir de ce qu'il n'a pas vu, de faire l'expérience de ce qu'il n'a pas vécu. Elle dilate notre existence en l'empêchant de s'enfermer et de s'épuiser dans l'immédiat (ou dans le court terme), en l'affranchissant de l'instantanéisme sensoriel. Elle ajoute du temps à notre brève durée de vie.

- Ensuite, parce qu'elle insère notre vie dans un parcours, lui donne, à côté de sa réalité spatiale, une dimension temporelle, et la rend de ce fait dynamique. Elle nous arrache à une sédentarité figée dans la répétition du même, pour nous faire entrer dans une itinérance et une marche qui n'ont de sens que si elles se réfèrent d'un côté à un passé, de l'autre à un avenir. Le propre de l'être humain, ce qui le distingue sans doute du minéral, du végétal et peut-être de l'animal, consiste à se mouvoir entre une provenance et une destination, ou pour reprendre des catégories du Nouveau Testament, entre une arché, un alpha et un eschaton, un oméga. Certes, le Nouveau Testament se réfère à une arché et un eschaton ultimes et transcendants, tandis que l'histoire s'en tient à un alpha et un oméga relatifs et limités. Elle nous insère cependant dans un parcours et nous donne cette conscience de nous situer entre deux pôles qui donnent sens à notre présent.

- Enfin, je disais tout à l'heure que la connaissance se fait par la rectification d'erreurs successives. Or, la science historique exerce à la critique, c'est-à-dire au discernement. Elle apprend à apprécier des documents, à analyser des événements, à interpréter des faits. Elle procède par approches successives qui se corrigent mutuellement. Elle détourne aussi bien d'idéaliser que de diaboliser les hommes, leurs œuvres et leurs idées. Elle constitue, de ce fait, une des meilleures écoles de formation de l'esprit humain.

En théologie, on aime dire qu'il y a complémentarité entre la parole et le sacrement : la parole fait d'une chose un sacrement, et la matière

sacramentelle rend visible et tangible la parole. Il me semble qu'il existe une relation analogue entre l'histoire, comprise au sens étymologique de compte-rendu (le grec *istoria*), et le musée. L'explication donne sens à un objet historique, et cet objet concrétise l'explication. En disant cela, je pense à ces visites commentées de monuments auxquelles excellait Robert Saint-Jean. Nous avons besoin d'entendre et de voir, d'où le rôle du musée, sacrement de l'histoire, non pas tombeau pour les poussières et les cendres d'autrefois, mais instrument de la résurrection et de la survie du temps écoulé. Le musée sert à conserver certes, mais encore plus à exposer. J'ajoute que l'objet lorsqu'il est beau, et mes deux prédécesseurs étaient justement sensibles à l'art, nous permet de participer de l'intérieur au monde de nos ancêtres, de communier avec eux dans l'émotion esthétique, et de recevoir d'eux quelque chose qui ressemble à un message existentiel, et qui change notre perception, souvent trop fonctionnelle, du monde.

*

* *

Mesdames messieurs, il m'est apparu que la meilleure manière d'honorer messieurs Jean Claparède et Robert Saint-Jean, de rendre justice à leur œuvre, de reconnaître ce que nous leur devons était de réfléchir à la valeur de l'histoire et du musée qui ont tenu une grande place dans leur vie et qui contribuent positivement, et de manière irremplaçable à la fois à notre humanité et à notre humanisme.

RÉPONSE DU PROFESSEUR JACQUES PROUST

Monsieur,

N'étant point théologien, je n'aurais pas accepté de vous faire réponse, si nous n'étions liés par une amitié déjà ancienne.

Je me demandais comment vous présenter à un auditoire aussi neuf que moi en la matière. Puis j'ai relu Pascal, et j'y ai trouvé cette pensée, qui absout l'honnête homme d'y entrer, dès lors que le théologien a fait vers lui plus de la moitié du chemin : "Ceux-là honorent bien la nature, qui lui apprennent qu'elle peut parler de tout, et même de théologie".

Mais j'avais encore une raison d'accéder à la demande de mes confrères : c'est que vous succédez, au XIV^e fauteuil de notre académie, à messieurs Claparède et Saint-Jean.

Je n'ai malheureusement pas connu M. Claparède, mais j'ai connu Robert Saint-Jean. Je garde précieusement le souvenir d'une de nos rencontres. Elle eut lieu chez notre regretté confrère Paul Vicaire. C'était un grand connaisseur des églises romanes de Saintonge, son pays natal et le mien. Il savait que j'en étais aussi un amoureux fervent, et il avait invité Robert Saint-Jean à nous en parler. Ce fut un enchantement. Saint-Jean avait apporté des diapositives de toute beauté, qu'il avait faites lui-même. Il les avait prises en amoureux et en archéologue, et il parlait de "nos" églises avec la même science et la même passion que des églises du Vivarais et du Bas-Languedoc. Je ne vois rien pourtant, dans sa bibliographie, qui traite des églises romanes de Saintonge...

*

* *

Vous appartenez, Monsieur, à ce qu'il est convenu d'appeler "une vieille famille protestante" : nul n'a oublié chez nous le nom d'Elie Gounelle, votre grand-oncle, qui illustra le mouvement du Christianisme social. Mais vous m'approuverez, je pense, de ne pas donner dans un travers trop répandu dans nos milieux protestants, qui consiste à vanter l'ancienneté des origines ou même la "pureté" du sang. On ne naît pas plus protestant qu'on ne naît chrétien : on le devient par le baptême. Pour paraphraser Matthieu, 16, 17,

"ce n'est point la chair et le sang" qui vous ont fait ce que vous êtes, mais votre Père, "qui est dans les cieux".

Qu'on me permette pourtant de saluer ici votre père terrestre, et la mémoire de votre mère. Je les ai connus l'un et l'autre dans une période difficile de ma vie. Je sais comment ils concevaient le ministère pastoral, et je ne doute pas que leur exemple n'ait joué un grand rôle dans votre formation.

Vous êtes né en 1933 et, très jeune, vous avez été transplanté en Afrique du Nord, à Oran d'abord, puis à Casablanca, où vous avez passé une partie de votre enfance et votre adolescence. Ces années vous ont profondément marqué, et vous en avez parlé plusieurs fois dans vos écrits.

Voici ce que vous en disiez en 1991, dans *Evangile et Liberté* :

"J'ai passé toute ma jeunesse au Maroc, et fait mes études dans un lycée où se côtoyaient des musulmans, des juifs et des chrétiens. Les relations n'étaient pas simples, mais, en tout cas dans le milieu où je me trouvais, si elles suscitaient certes des tensions, il y avait aussi un respect mutuel qu'accompagnait le sentiment de grandes différences. Surtout, cette situation empêchait d'affirmer avec tranquillité et bonne conscience la supériorité ou l'exclusivité de notre religion. Nous constatons que chez les autres existait une spiritualité exigeante, profonde et riche, et cela nous interrogeait, nous interpellait."

1952 : vous voilà étudiant à la Faculté des Lettres de Montpellier. Vous y avez comme professeur, en philosophie, Aimé Forest. C'est un catholique fervent, et un grand honnête homme. Il vous apprend à respecter la pensée des auteurs que vous lisez, même si elle vous paraît très éloignée de la vôtre. Vous avez déjà découvert l'*Ethique* de Spinoza au Lycée Lyautey. Il vous fait lire encore le *Tractatus theologico-politicus*, et vous faites avec lui un mémoire sur "La notion de salut chez Spinoza". Il fallait du courage en ce temps-là pour aller à contre-courant de l'opinion philosophique dominante, orientée par le marxisme, qui voyait en Spinoza le père du matérialisme moderne. Forest savait bien que le Marrane en rupture de synagogue, l'ami des collégiants d'Amsterdam, était en réalité un homme "ivre de Dieu", dont toute l'œuvre tend à surmonter par le seul effort de la raison la contradiction apparemment insoluble entre la transcendance et l'immanence divines.

Cependant, vous avez commencé vos études de théologie. Vous prenez encore Spinoza comme sujet de votre Baccalauréat en théologie. Vous avez comme professeur de dogmatique Jean Cadier. L'ancien "Brigadier de la Drôme" passe aux yeux du monde et même de beaucoup de réformés pour un homme intransigeant sur la doctrine. Votre première expérience marocaine, la fréquentation de Spinoza, devraient vous écarter de lui. C'est le contraire qui se produit. Vous appréciez, vous aimez l'humanité de Cadier, la façon toute pastorale dont il conduit son enseignement. Il vous estime aussi. Loin

d'essayer de vous brider, il vous aide à suivre votre voie propre : il vous fait lire notamment Auguste Sabatier. Mais il vous fait lire aussi Pascal, que la présentation marxisante de Lucien Goldmann met alors dans un nouveau jour.

De votre réflexion personnelle sur Pascal sont sortis deux livres publiés aux Presses Universitaires de France en 1966 et en 1970 : *L'Entretien de Pascal avec M. de Sacy*, et *La Bible selon Pascal*.

Vous les avez écrits entre 1961 et 1963, pendant les deux années que vous avez passées à la Faculté de théologie de Montpellier comme étudiant de doctorat. Mais vous aviez fait auparavant deux expériences humaines intéressantes : "proposant" au ministère pastoral à Lyon en 1957-1958 ; aumônier militaire en Algérie en 1958-1961. La seconde surtout fut bouleversante, pour l'homme qui avait vécu tant d'années en Afrique du Nord, et pour le chrétien. Il vous est arrivé de vous en expliquer publiquement, et par écrit, avec un courage et une lucidité exemplaires. C'était en 1983, dans un texte sur "l'aliénation d'après Paul Tillich" où vous faites une distinction fine entre destinée (assumée) et fatalité (subie).

1963 : vous avez trente ans ; vous êtes pasteur à Dijon. Vous y restez trois ans. Vous y rencontrez celle qui va devenir M^{me} Gounelle, et la mère de vos enfants. Permettez-moi de la saluer aussi. On ne dira jamais assez de quelle patience et de quelle fermeté d'âme doivent faire preuve les épouses de messieurs les professeurs, dont la vie se passe d'ordinaire entre le bureau, la bibliothèque, le laboratoire ou l'hôpital, la salle de cours ou de conseil et les missions lointaines...

1966 : vous êtes pasteur à Nîmes. Vous y restez trois ans encore. Mais dès 1968 vous êtes chargé d'un cours à la Faculté de théologie. Vous choisissez un sujet neuf et hardi : les théologiens américains de "la mort de Dieu".

1971 : vous êtes nommé professeur de théologie systématique à la même Faculté, à la place de Jean Cadier, qui a pris sa retraite. Vous ne l'avez pas quittée depuis, sauf pour des missions à l'extérieur dont je reparlerai. Vous en avez été le doyen de 1976 à 1982. Vous y dirigez toujours la revue *Etudes théologiques et religieuses*.

En 1982, enfin, vous avez soutenu devant la Faculté de théologie de l'Université de Strasbourg une thèse de doctorat d'Etat sur l'ensemble de vos travaux.

*

* *

Etant donné votre culture et la diversité de vos curiosités, vous deviez contribuer à ouvrir largement la Faculté de théologie au monde extérieur. Un jour, un de mes étudiants me suggéra de faire appel à vous dans un cours d'agrégation que je faisais sur les *Lettres anglaises* de Voltaire. L'une de ces lettres est un véritable réquisitoire contre l'auteur des *Pensées*, et il nous semblait juste que Pascal fût défendu publiquement par un bon avocat. Je pus alors apprécier (vous n'étiez pas encore professeur en titre à la Faculté), et votre disponibilité, et votre compétence, et votre talent pédagogique.

Plus tard, vous avez accepté avec bonne grâce de faire partie, comme "personnalité extérieure", du Conseil scientifique de l'Université Paul-Valéry. Nos débats durent vous paraître souvent verbeux et stériles. Vous les suiviez pourtant avec attention, et vos interventions étaient toujours à propos. Elles étaient d'autant plus pertinentes que vous étiez à la fois l'un de nous, et bien éloigné de nos préoccupations quotidiennes. D'ailleurs c'est une situation qui ne vous déplaît pas, si j'en crois certain article de 1992 sur "la frontière" :

"Le bon usage de la frontière, écrivez-vous, implique qu'on maintienne une tension, par quoi j'entends une relation dynamique d'échange, entre identité et altérité. Une identité trop fragile rejettera l'altérité. Une identité trop sûre d'elle-même la tolérera tranquillement sans se sentir concernée ni interpellée. Pour que la frontière joue bien son rôle, il importe de développer une identité à la fois solide et ouverte, capable de se modifier sans se perdre, qui ne réagisse pas à l'altérité par l'indifférence ou le rejet, mais qui la reçoive comme une question intéressante et positive."

Vous avez depuis quelques années pris l'habitude de franchir dans les deux sens une autre frontière, pour répondre à l'appel de l'Université Laval de Québec, où s'est ouvert un centre de recherche sur le théologien Paul Tillich. Goûtons un instant le paradoxe : l'Océan vous sépare ; vous êtes réformé, et libéral ; l'Université Laval est catholique, et fut longtemps le bastion du cléricalisme le plus noir. Tillich, un Allemand émigré aux Etats-Unis, luthérien d'origine, n'est pas en odeur de sainteté chez les protestants conservateurs de son pays d'adoption. Vous codirigez pourtant, avec Jean Richard, professeur à la Faculté de théologie de Laval, l'édition de ses œuvres complètes. Le premier volume a paru simultanément à Québec, Paris et Genève en 1990. Accessoirement, quand vous êtes à Québec, vous faites des cours *ex cathedra* sur la théologie protestante. Vous y étiez encore cet été.

Mais que vous soyez dans une salle de cours, dans votre cabinet de travail, votre bureau de directeur de revue, ou en mission à l'étranger, vous n'oubliez jamais que vous êtes pasteur de l'Eglise réformée. Vous l'avez été en effet six ans, sans compter votre année de prophanat. Et vous l'êtes

toujours : lequel de nos coreligionnaires ici présents ne vous a entendu prêcher, à Montpellier ou ailleurs ? Car pour vous le pasteur est d'abord le "ministre", c'est-à-dire étymologiquement le "serviteur" de la Parole.

Ce ministère ne s'exerce pas seulement du haut de la chaire. Vous l'exercez aussi, comme professeur, auprès de vos étudiants, et même bien au-delà des murs de la Faculté, auprès de tous ceux qui vous lisent, prêtres, pasteurs ou laïcs protestants et catholiques, dans les très nombreuses publications auxquelles vous collaborez. Vous y faites souvent passer, dans un langage adapté à tous, la matière de vos cours à la Faculté, comme dans *Après la mort qu'y a-t-il ?* ouvrage publié en 1990 aux Editions du Cerf, en collaboration avec François Vouga.

Je remarque au passage que les Editions du Cerf appartiennent aux dominicains. Je trouve aussi dans votre bibliographie un livre publié en 1990 chez Desclée de Brouwers, sous le titre *Le Christ et Jésus*, et j'apprends dans l'introduction que si le propos de la collection est depuis l'origine "croyant, chrétien, catholique", c'est à vous cependant, théologien protestant, que son directeur l'a demandé.

Seriez-vous donc, Monsieur, un si fervent partisan de la réunion des Eglises que vous ne puissiez attendre, pour prendre le chemin de Rome ? Qu'on s'en réjouisse ou le déplore, votre position sur l'œcuménisme est claire. Vous écrivez dans *Les Grands Principes du protestantisme* : "Je n'éprouve pas le moindre besoin, ni ne ressens la plus petite envie d'aller chercher ailleurs, dans le catholicisme ou l'orthodoxie de quoi alimenter et structurer ma foi." Mais vous ajoutez : "Cette conviction ne me détourne pas de l'œcuménisme, bien au contraire. Je crois que le plus grand service que nous (puissions) rendre à l'Eglise universelle consiste à rappeler constamment et à maintenir fermement les principes protestants. S'ils venaient à être abandonnés, il manquerait quelque chose d'essentiel au christianisme ; il en serait défiguré. Je souhaite que les protestants en soient conscients, et qu'ils sachent faire entendre leur voix. De toute manière, ils ne favorisent pas le dialogue et la compréhension entre chrétiens en masquant leur identité, en taisant ce qu'ils pensent et croient." La réciproque est vraie, et je sais qu'à bien des catholiques cette fermeté dans l'attachement aux principes paraît aussi plus favorable à un dialogue authentique que les ralliements furtifs et les compromis de pure forme.

*

* *

Vous disiez, Monsieur, dans la présentation que vous faisiez de vos travaux à Strasbourg : "Je suis un analyste, non un créateur". Mais deviez-vous être aussi modeste ?

Il est vrai que vous n'avez pas construit de système, et qu'on ne dira pas *gounellien* comme on a dit *barthien*. Faut-il le regretter ? Dans un temps où la science elle-même, qui s'enorgueillissait naguère de pouvoir peu à peu embrasser la totalité du réel, renonce à construire des systèmes d'explication globale, il serait paradoxal que la théologie, science impossible dans sa visée même, s'obstinât dans cette voie-là.

Il ne serait déjà pas mal d'avoir découvert à vos étudiants et au public français une partie du continent théologique américain.

Vous avez commencé par les théologiens de la "mort de Dieu", à un moment (c'était en 1968) où tout semblait basculer autour de nous. C'était aussi l'époque où la conclusion des *Mots et les choses* de Michel Foucault faisait encore trembler d'horreur, ou d'une sombre délectation, la plume de ses commentateurs : "L'homme est une invention dont l'archéologie de notre pensée montre aisément la date récente. Et peut-être la fin prochaine."

Contrairement à ce que d'aucuns ont cru, vous étiez trop assuré vous-même de la "présence massive" de Dieu dans l'univers et dans votre vie pour être effleuré par le moindre doute à cet égard. Et vous avez montré, après Gabriel Vahanian, qu'on parlait seulement là d'une certaine idée de Dieu, dans un certain contexte social et culturel. Vous avez montré aussi que la nouvelle de cette mort n'était pas si neuve qu'elle le paraissait : à chaque tournant de civilisation, une certaine représentation de Dieu s'efface, pour laisser la place à une autre, que le temps effacera à son tour. C'est vrai aussi de l'homme, et c'est tout ce que Foucault voulait dire.

Au-delà de la provocation, cette "mort" apparente doit nous faire réfléchir : à quelles conditions le christianisme est-il encore pensable aujourd'hui ? Ou plutôt (je vous cite) : "Y a-t-il une culture qui rende impossible d'entendre et de recevoir le message chrétien, qui l'empêche de prendre sens et actualité ?" Oui, dites-vous : la nôtre, tant qu'elle considérera le monde comme un "ensemble cohérent (et) autonome", et tant que le christianisme lui sera présenté de façon dogmatique, dans des systèmes qui prétendraient exprimer totalement, objectivement, ce que sont Dieu et l'homme. Mais les illusions que la culture occidentale se faisait sur elle-même tombent l'une après l'autre, et l'échec du dogmatisme permet au théologien d'affirmer que "Dieu est toujours au-delà et différent de ce que nous en disons et pensons".

Les théologiens du *Process*, protestants et catholiques, vous intéressent justement parce qu'ils substituent au substantialisme de la pensée occidentale classique une conception *dynamique* du monde. Vous leur avez

consacré un livre, en 1981, au titre tout à fait heureux : *Le Dynamisme créateur de Dieu*. Car si la création est en perpétuel devenir, c'est que Dieu l'est aussi. Vous reprochez, certes, à cette théologie, de réduire jusqu'à la nier peut-être l'altérité de Dieu. Mais vous lui reconnaissez aussi des mérites : elle libère la théologie de l'asservissement aux catégories de pensée héritées de l'aristotélisme ; elle permet au théologien de renouer un dialogue avec la science que la philosophie des Lumières et le scientisme du XIX^e siècle avaient interrompu ; elle redonne à l'homme le sentiment de l'unité de l'être et le réconcilie avec les créatures ; elle permet de reformuler l'intuition qui est au cœur du dogme trinitaire en termes relationnels, fonctionnels, et non plus substantiels.

Mais l'auteur à qui vous revenez le plus souvent est Tillich. J'ai vu son nom apparaître dans un de vos articles il y a vingt ans déjà, dans une réflexion sur la place nécessaire du doute dans l'acte de foi, et par conséquent, disiez-vous, dans toute réflexion théologique. Car la foi, selon Tillich (celle dont vous vivez vous-même), la foi ne saurait se réduire à un ensemble de croyances. C'est "une manière d'être". Ce n'est pas une "faculté purement humaine", mais un "engagement existentiel". Tillich disait : "Tout discours sur les choses de Dieu qui n'est pas prononcé en état de préoccupation ultime est un non-sens". L'ennemi de la foi n'est d'ailleurs pas tant l'athéisme que l'idolâtrie, par quoi un objet fini, relatif, est substitué à l'objet ultime. Pascal le disait déjà : "On se fait une idole de la vérité même ; car la vérité hors de la charité n'est pas Dieu, et est son image, qu'il ne faut point aimer, ni adorer."

La foi ne saurait s'abstraire de la situation dans laquelle se trouve celui qui en vit. Elle est combat, et non résignation, révolte, comme chez Job, et non soumission. Elle implique une implacable lucidité sur la réalité du monde qui nous entoure et sur nous-mêmes. Mais la lecture éclairée des Ecritures lui fournit la réponse aux questions vitales que cette réalité lui pose.

Vous aviez, il me semble, trouvé chez l'auteur de *L'Entretien avec M. de Sacy* quelque chose de comparable : Montaigne dit la misère de l'homme, Epictète sa grandeur, et ce que la philosophie ne peut faire, accorder l'une avec l'autre, l'Evangile le peut, qui rend compte à la fois de grandeur et de misère. C'est ainsi, disiez-vous dès 1966, que si la philosophie "ne conduit pas à Dieu, elle ne conduit nulle part ailleurs".

Les théologies de la mort de Dieu, celles du *Process*, celle de Tillich impliquent toutes une christologie, et il n'est pas étonnant qu'une part notable de vos publications de ces dernières années tourne autour de cette question.

Elle prête à polémique, et je me garderai d'y entrer. Qu'il me suffise de dire que la problématique n'est pas nouvelle. Sans remonter jusqu'aux grands

conciles de l'antiquité, où elle était faussée à la fois par les présupposés substantialistes de l'époque et par des considérations de pure politique (à Nicée, par exemple), vous rappelez que chez Calvin lui-même le Logos johannique passe infiniment la figure de l'homme de Nazareth. "Le Fils est tout entier en Jésus, mais il n'est pas totalement en lui", lit-on même dans le *Catéchisme de Heidelberg*.

Autre sujet de réflexion commun aux théologiens que vous avez étudiés, mais nécessairement familier à tous les chrétiens : l'autorité des Ecritures.

Vous n'êtes pas fondamentaliste. Vous avez lu Bultman, et vous lui avez rendu hommage en 1976 dans *Etudes théologiques et religieuses*. Pas plus que lui vous ne cherchez dans la Bible une anthropologie, une cosmologie, ou même une théologie, mais à travers les mythes, les poèmes, les récits qu'elle rassemble, le témoignage d'hommes et de femmes qui à un moment de leur vie ont été saisis par Dieu. Vous pensez, comme Calvin, que l'autorité des Ecritures concerne exclusivement ce qui est nécessaire à notre salut. Pour le reste, dit-il joliment : "Dieu bégaie avec nous à la façon des nourrices pour se conformer à leurs petits enfants". Aussi bien, la rencontre du croyant avec le Christ ne se fait-elle pas par la médiation des Ecritures, mais par celle de l'Esprit, qui fait de l'écrit une parole, à lui seul adressée. Vous avez consacré à ce sujet plusieurs ouvrages et articles importants.

Au fil du temps deux autres thèmes apparaissent dans votre œuvre. Vous n'avez pas encore eu le loisir de les développer, mais ils me paraissent prometteurs.

L'un concerne le dialogue interreligieux. Vous déploriez, en 1985, dans *Les Grands Principes du protestantisme*, que le protestantisme français n'ait pas encore suivi l'exemple des Églises d'Afrique, d'Asie et des Etats-Unis dans leur recherche d'un dialogue en profondeur avec le bouddhisme ou l'islam. Cinq ans plus tard, dans *Trois christologies*, vous suggériez que notre appréhension en vérité du message christique gagnerait peut-être à être confrontée aux aspects de l'islam ou du bouddhisme qui semblent s'en rapprocher ou s'en éloigner. "Nous aurions grand intérêt, disiez-vous, à toujours élaborer nos théologies en dialogue avec les autres religions. Elles ont beaucoup à nous apporter et à nous apprendre, même dans notre compréhension du Christ. Il ne s'agit pas de tout mélanger, d'admettre n'importe quoi, mais de s'aider des autres pour se mieux comprendre et de les aider également dans leur cheminement." Un an plus tard, dans "Le Dialogue interreligieux" (publié, je le souligne, dans la revue des Amitiés judéo-chrétiennes de France), vous allez plus loin encore. Vous rappelez que Dieu n'est pas seulement ni d'abord *notre* Dieu, mais "le Dieu de l'Univers, le Dieu de tous", que toute religion repose sur une révélation particulière, et que

toute religion trahit plus ou moins la révélation qui la fonde, puisque l'Etre de Dieu passe toujours infiniment la représentation que nous en avons.

Sous votre impulsion, la revue *Etudes théologiques et religieuses* s'est ouverte à un tel dialogue, en consacrant pas exemple plusieurs numéros au bouddhisme. C'est une voie féconde : la théologie catholique s'y est engagée depuis longtemps et peut nous servir de guide.

Le second thème concerne la "Réforme radicale". Il rouvre un dialogue interne au protestantisme qui ravive des plaies douloureuses. Car les Eglises réformées et luthériennes, en Allemagne, en Suisse, en Alsace et ailleurs, ne se sont pas dressées seulement contre l'Eglise de Rome. Persécutées, elles ont aussi été persécutrices des dissidents et des hétérodoxes de toutes sortes apparus en leur sein : sociniens de Pologne et de Transylvanie, anabaptistes de Suisse, mennonites d'Alsace, collégiants de Hollande, quakers de la Nouvelle-Angleterre... Rien ne sert de censurer ces pages peu glorieuses du protestantisme : ces hommes et ces femmes posaient des questions qui méritent encore d'être écoutées. Les textes manquent, dites-vous. Ils existent cependant. Vous en citez un, dans un article de 1979 sur le Transylvain Francis David. Il devrait à lui seul lever l'opprobre qui pèse toujours sur ces réformés de l'ombre. C'est l'édit de tolérance qu'il fit prendre en 1568 par la Diète de Torda, au temps où Jean Sigismond était roi de Transylvanie :

"Nous décrétons que tout prédicateur est libre de prêcher et d'expliquer l'Evangile selon la manière dont il le comprend. Aucun prédicateur ne doit être sanctionné à cause de son enseignement. Personne ne doit être privé de son travail, ou emprisonné à cause de son enseignement, ou puni de quelque manière que ce soit à cause de ses opinions religieuses. Car la foi est un don de Dieu et elle vient de l'écoute de la Parole de Dieu."

Contre ceux qui craignent que l'exercice de la pensée ne soit périlleux pour la foi, vous protestez que la foi, qui est première, ne peut qu'être affermie par la recherche d'un surcroît d'intelligence.

Certes le premier pas de la pensée, en théologie et en philosophie, comme dans les sciences, est de douter, nous le savons depuis le Discours de la méthode. Mais le doute doit-il s'agiter sans cesse à l'esprit de celui des

La diversité des sujets que vous avez abordés au cours des trente années écoulées semble justifier l'opinion que vous aviez de vous-même en 1982. "Analyste", disiez-vous. Je préférerais, Monsieur, dire *éclectique*, au sens ancien que lui donne encore l'*Encyclopédie* :

"L'éclectique, disait Diderot, est un philosophe qui foulant aux pieds le préjugé, la tradition, l'ancienneté, le consentement universel, l'autorité, en un mot tout ce qui subjugué la foule des esprits, ose penser de lui-même, remonter aux principes généraux les plus clairs, les examiner, les discuter, n'admettre rien que sur le témoignage de son expérience et de sa raison ; et

de toutes les philosophies qu'il a analysées sans égard et sans partialité, s'en faire une particulière et domestique qui lui appartienne. Je dis une philosophie particulière et domestique, parce que l'ambition de l'éclectique est moins d'être le précepteur du genre humain que son disciple, de réformer les autres, que de se réformer lui-même."

Cela vous va assez bien, si l'on admet que l'"expérience" embrasse l'expérience religieuse, et si l'on excepte des "autorités" qui ne sont pas nécessairement respectables les Ecritures, aux conditions que vous avez dites. Car en deçà et au-delà des "systèmes" que vous analysez, vous avez bien une "philosophie particulière et domestique". En voici les traits dominants.

D'abord, prendre au sérieux le grand commandement du Sommaire de la Loi : "Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta pensée".

Dans *Les Grands Principes du Protestantisme*, vous regrettez que notre civilisation incline au mépris de la pensée. Les partis, les Églises se méfient, dites-vous, de la pensée : "Cet étouffement de la réflexion nous paraît grave. En effet, seule la pensée nous permet d'être des hommes au sens plein de ce mot, capables de prendre la mesure des choses, de s'orienter dans le monde, aptes à s'éveiller à la vie de l'esprit où se noue la relation avec Dieu (car Dieu est Esprit)." Mais vous avez eu aussi plusieurs fois l'occasion de regretter que le protestantisme français contemporain fît trop peu de place à l'intelligence. En réalité, écriviez-vous dès 1969, dans *Foi vivante et mort de Dieu*, "il se méfie de la réflexion pure, et de la recherche, qu'elle soit théorique ou pratique". Et en 1979, dans la revue *Dialogue* : "Je suis frappé de l'inculture qui règne parmi nous, et j'ai peur que nous, protestants, après avoir été les savants du monde chrétien, nous n'en devenions les cancre."

Contre ceux qui craignent que l'exercice de la pensée ne soit périlleux pour la foi, vous protestez que la foi, qui est première, ne peut qu'être affermie par la recherche d'un surcroît d'intelligence.

Certes le premier pas de la pensée, en théologie et en philosophie, comme dans les sciences, est de douter, nous le savons depuis le *Discours de la méthode*. Mais le doute dont il s'agit n'a rien à voir avec celui des sceptiques et des incrédules. Il ne porte ni sur l'Être de Dieu, ni sur la certitude du salut, ni sur les vérités existentielles contenues dans les Ecritures. Vous écriviez dans un article intitulé justement "Doute et foi", publié en 1981 dans *Dialogue* : "Le chrétien ne croit pas à la doctrine, mais en Jésus-Christ". La foi est donc une rencontre. Mais dès lors que cette rencontre a eu lieu, rien ne dispense la foi de chercher "à se penser et à s'exprimer de manière intelligible". La doctrine est utile et même nécessaire à l'expression de la foi, mais dès que plusieurs doctrines prétendent exprimer la foi, il est normal aussi que le théologien et le simple croyant les passent au

crible du doute, pour éprouver leur validité et leur degré de vérité.

Bien entendu, cela vaut d'abord pour le contenu même de la pensée du douteur. Car il n'oppose pas sa pensée à celle des autres comme quelqu'un qui aurait la certitude *a priori* de penser mieux que les autres, ou de s'exprimer avec plus de justesse qu'eux. Il éprouve aussi la validité et le degré de vérité de sa propre pensée en la confrontant à la leur.

Dans la voie exigeante, difficile, que vous avez choisie, il ne suffit pas de bien penser, il faut encore exprimer sa pensée et essayer de reproduire celle d'autrui de façon claire et convaincante. A la différence de beaucoup de théologiens et de philosophes, vous ne cherchez pas à dissimuler l'incertitude ou l'approximation sous de grands mots.

Vous recourez volontiers à la méthode typologique, "qui ne cherche pas - je vous cite - à décrire des positions concrètement soutenues et défendues dans toute leur complexité et avec toutes leurs nuances, mais à dégager des logiques." Vous exposez aussi assez souvent votre pensée personnelle sous forme de thèses, à la manière de celles qu'on imprimait dans l'Université ancienne. Vous aimez organiser votre exposé de façon dialectique, sans chercher systématiquement à dépasser la contradiction sur laquelle vous travaillez. Vous tenez au contraire le débat ouvert aussi longtemps que possible, ce qui est la meilleure façon d'inviter l'auditeur ou le lecteur à y entrer lui-même.

D'une manière générale, vous vous efforcez d'être "profond sans obscurité, précis sans jargon technique" : ce sont les qualités de style que vous vous plaisiez jadis à reconnaître à l'auteur de *L'Entretien avec M. de Sacy*.

*

* *

Si vous le voulez bien, je conclurai par une pensée de Pascal qui me paraît en définitive convenir aussi bien à votre personne qu'à la compagnie - très laïque - qui vous accueille aujourd'hui en son sein :

"Il faut qu'on n'en puisse dire, ni : "il est mathématicien", ni "prédicateur", ni "éloquent", mais "il est honnête homme". Cette qualité universelle me plaît seule. Quand en voyant un homme on se souvient de son livre, c'est mauvais signe ; je voudrais qu'on ne s'aperçût d'aucune qualité que par la rencontre et l'occasion d'en user."

Soyez assuré, Monsieur, que l'Académie saura user, à la rencontre et dans plus d'une occasion, de vos qualités de "théologien". Mais si elle vous a

admis dans son sein, ce n'est pas parce que vous l'êtes, – ou dogmaticien, ou ministre de l'Eglise réformée –, c'est parce que vous êtes précisément ce que Pascal et le Grand Siècle appelaient un *honnête homme*.

ALLOCUTION DE CLÔTURE PAR LE PRÉSIDENT PIERRE IZARN

Mesdames, Messieurs, Mes chers confrères

Je sais gré à monsieur le pasteur Gounelle d'avoir fait revivre nos regrettés collègues Jean Claparède et Robert Saint-Jean, tous les deux agrégés d'histoire, animés par la passion pour les arts, conférenciers et enseignants de grand talent et conservateurs de musées dans notre ville où ils ont laissé une marque indélébile.

Ces réceptions académiques permettent de mettre en valeur les mérites de nos collègues ; elles sont les jalons de l'histoire de notre compagnie. Les biographies sont indispensables aussi aux chercheurs qui s'intéressent à notre ville et à notre région, tant il est vrai que l'étude de l'économie et de la vie quotidienne d'une cité, chères à Fernand Braudel, ne constituent pas toute la matière de la science historique. La connaissance des hommes qui ont influencé les mentalités et le déroulement des événements tient une place essentielle.

Je pense que vous avez tous apprécié dans le discours du pasteur Gounelle cette réhabilitation de l'étude du passé et de la valeur pédagogique des musées, qui est allée droit au cœur des académiciens eux-mêmes très attachés aux traditions et au "monde de leurs ancêtres".

Dans un langage sobre et limpide nous avons reçu le message laissé par Jean Claparède et Robert Saint-Jean. Il n'est pas près de s'effacer de nos mémoires.

Nous devons à notre collègue Jacques Proust une analyse pénétrante des œuvres de quelques grands médecins montpelliérains du XVIII^e siècle Bordeu, Venel, Fouquet tous trois collaborateurs de l'"Encyclopédie" de Diderot et d'Alembert ; ils ont été des précurseurs chacun dans leurs domaines respectifs : la physiologie, la chimie et l'observation anatomo-clinique. Ils ont annoncé la nouvelle médecine qui devait s'imposer au début du XIX^e siècle. A ce titre les médecins de la faculté de Montpellier ont vis-à-vis de monsieur Proust une dette particulière que je me plais à signaler.

Son discours est d'une telle richesse, d'une telle élévation de pensée que tout commentaire peut paraître fade et inutile. La personnalité du pasteur Gounelle y apparaît dans toute sa force. De son œuvre, je n'en retiendrai que deux aspects, et tout d'abord cette conception de la *relation*

dynamique d'échange entre altérité et identité interdisant à l'individu de "réagir à l'altérité par l'indifférence et le rejet, mais au contraire l'incitant à la recevoir comme une question intéressante et positive". C'est le fondement même de l'esprit œcuménique qui, heureusement, anime de nos jours nos communautés chrétiennes, et aussi de la recherche du dialogue en profondeur avec le bouddhisme et l'islam.

J'ai été aussi frappé par la méthode de communication orale et écrite adoptée par le pasteur Gounelle. Dans ses exposés didactiques il ouvre le débat pour inciter l'auditoire ou le lecteur à y entrer lui-même et y participer.

Vous nous avez, Monsieur, donné une démonstration de cette dialectique moderne dans votre communication au 20 mars 1994, intitulée *"Pour ou contre Hitler, le débat de deux théologiens protestants allemands en 1934"*, présentée en séance privée, qui a suscité une discussion animée. L'un de ces théologiens était Paul Tillich.

Ce n'était, nous l'espérons tous, que le prélude d'une série d'exposés que nous attendons avec impatience et un grand intérêt. C'est dire que votre entrée dans notre "Compagnie" répond au vœu unanime de nos collègues.